

Sale bête, sale nègre, sale gonzesse...

Identités et dominations

Analyse du système des insultes

Yves Bonnardel

Cahiers antispécistes n° 12, avril 1995

Ce que nous apprennent les insultes

Les insultes sont des mots ou des expressions toutes faites, dont le caractère offensant est immédiatement perçu par tous, et que l'on utilise pour attaquer quelqu'un à qui l'on s'adresse directement, en le rabaisant et en lui signifiant du mépris. Parce qu'il leur faut être immédiatement compréhensibles à chacun, elles négligent tout caractère réellement individuel pour ne se référer qu'à des catégories sociales : et c'est ainsi qu'elles sont une bonne source d'indications sur les rapports sociaux. C'est ce pourquoi elles sont normalisées (contrairement

à celles, par exemple, qu'affectionne le capitaine Haddock, et qui justement font rire pour cette raison : elles ne sont pas effectives, ne seraient pas comprises et donc pas réellement offensantes), et aussi ce pourquoi elles sont particulièrement bêtes et mesquines : c'est que, comme d'autres aspects du langage mais avec plus de vivacité et clarté, elles expriment les catégories sociales déterminantes et l'ordre dominant.

Toujours, injurier quelqu'un consiste à l'attaquer en dévalorisant ou en niant l'image qu'il est censé (par le corps social) avoir de lui-même. Et si le ton de mépris ou de haine joue également un grand rôle, le contenu (la signification) de

l'insulte n'est pas du tout indifférent : il obéit à des règles strictement codifiées et à des types bien définis, qui révèlent ainsi les rapports sociaux de domination et les représentations d'eux-mêmes que les humains acceptent (semble-t-il) si facilement.

Les insultes ont donc en commun d'attaquer une identité sociale de l'injurié, dans une situation de conflit. L'Espèce et le Sexe (mais la Race aussi) sont parmi les plus fondamentales de ces identités : ce sont des catégories sociales, qui apparaissent d'autant plus évidentes par elles-mêmes que leur rôle social est plus omniprésent, et qui permettent, au sein d'une société donnée, de classer des individus et de les remiser en divers paquets, avec des conséquences tout à fait concrètes. Ces catégories sont bien plus conventionnelles et arbitraires qu'il n'y paraît spontanément : ainsi, il y a cinquante ans, « blonde » ou « brune » (pour les individus remisés dans le groupe femmes) étaient des catégories très importantes, comme l'indiquent les chansons, mais qui n'existent plus aujourd'hui. Toujours est-il que les insultes sont des expressions abouties, et même souvent caricaturales, de l'omniprésence de ces catégories

« Les insultes attaquent une identité sociale de l'injurié »

et des liens de hiérarchie qu'elles entretiennent, et qu'elles permettent donc dans un premier temps de s'en faire une idée (même si on peut perdre un peu alors le sens de la nuance).

Comme en fait je n'ai pas du tout l'intention d'entreprendre un inventaire exhaustif de tous les types d'insultes, et que je ne veux m'attacher qu'aux catégories existantes qui conditionnent le plus la vie des humains, ne vont m'intéresser ici que certaines d'entre elles, qui sont tout de même, et de loin, les plus fréquentes : les insultes racistes, sexistes, homophobes ou... spécistes.

Les insultes racistes

Les injures racistes traitent un Juif de youpin (ou sale Juif), un Noir de nègre (ou sale nègre), un Arabe de bougnoul (sale Arabe)... On a une bonne idée du statut de ces humains lorsqu'on remarque que pour les attaquer on ne les compare pas à « quelque chose d'autre », mais qu'au contraire on insiste simplement sur « ce qu'ils sont » : youpin signifie juif, nègre noir, etc., ces mots étant seulement plus explicitement péjoratifs.

De même, « sale » n'est introduit que pour expliciter ce caractère péjoratif, « sale Juif » par exemple ne signifiant pas « Juif de la variété sale », mais « Juif, donc sale ».

Dans notre civilisation « blanche », tout Blanc (non Juif, du moins) sera épargné par les insultes racistes : car « blanc » n'est pas dévalorisant. Et je ne serai jamais traité ni de bougnoul ni de nègre, parce que me manquent les signes fondamentaux de cette « différence » qui collent à la peau d'autres et les distinguent négativement.

Les insultes sexistes

Les injures sexistes qui s'adressent aux hommes, elles, ont trait directement à l'appartenance de sexe (la catégorisation de sexe, en homme ou femme) ou prennent pour cible la sexualité (la catégorisation en fonction des préférences sexuelles).

Eh bien, lorsqu'on attaque les hommes directement en tant qu'hommes, on les traite... de femmes : gonzesse, femmelette, sans-couilles.... Par ailleurs on les traite aussi, ce qui est plus ou moins censé revenir au même, de « faux » hommes, d'hommes passifs, d'«

hommes-femmes » en quelque sorte, en les assimilant à ceux qui n'ont pas la bonne sexualité (celle, masculine standard, qui fait un « vrai homme ») : pédé, enculé, tapette, tante...

Ainsi, bien que j'aie de façon indéniable un pénis, du poil au menton, etc., je peux encore être nié dans ma qualité d'homme : mes caractères physiques ne sont que des présomptions de mâlitude, insuffisantes pour me remiser *ad vitam aeternam* dans la catégorie « homme ». Il y faut aussi les attitudes dont la société estime qu'elles leur correspondent : virilité, hétérosexualité, courage, dynamisme (caractère actif et individuel), etc. Le fait d'être « un homme » ne semble pas aller autant de soi que celui d'être « un Noir ». Finalement, « homme » n'est pas du tout un attribut aussi « naturel » qu'il semblerait de prime abord ...

Par contre, le fait d'être femme l'est clairement plus, « naturel », puisque pour attaquer une femme en tant que telle on ne la traite pas d'homme, mais au contraire, on marque sa non-virilité, c'est-à-dire qu'on la traite en toute bonne logique de... *vraie* femme (putain, salope, gouine, conne, connasse, pétasse...). De « vraie » femme,

puisque, comme on sait, dans la représentation courante les femmes restent essentiellement mères ou putains, comme l'exprime la caricature machiste : « Toutes des salopes, sauf ma mère ! ». C'est le fait que l'on puisse injurier une femme en la traitant dans le fond simplement de femme¹ qui donne le plus clairement la mesure du mépris dans lequel sont tenus la moitié des humains.

De plus, contrairement à celle des « hommes », et comme celle des « Noirs », la catégorie « femme » est censée être « naturelle » : on n'y échappe pas (malgré quelques dérogations limitées, du type « elle a plus de couilles que beaucoup de mecs ») ; nul besoin d'un comportement particulier pour être une femme, le sexe biologique suffit (« on naît femme, on devient un homme »).

1. Dans une certaine mesure, limitée, « La Femme » est aussi valorisée dans la représentation commune ; c'est pourquoi pour être péjorative, l'insulte doit se référer explicitement à son rôle globalement inférieur : « putain », « pétasse », etc. « Femme » tout court ne suffit pas. « Sale femme » peut aussi se dire, alors que « sale homme » serait complètement incongru. « Hommasse », qui traite une femme d'homme, ne s'utilise guère lors d'un face-à-face.

Les insultes spécistes

Et, enfin, on peut encore attaquer un humain quel qu'il soit dans son humanité : en le traitant d'inhumain (monstre...), d'humain raté (avorton, taré, mongolien...), ou d'un nom d'animal quelconque : soit chien, porc, âne, cochon... soit chienne, truie, dinde... (ici aussi le sexe reste trop déterminant pour être oublié). Ou bien encore on l'attaquera sur les attributs présumés de l'humanité, principalement la raison (fou), l'intelligence (âne, idiot, bête, imbécile, stupide, débile) ou... l'« humanité » (salaud, monstre, sans cœur).

**« On injurie
une femme en la
traitant simplement
de femme... »**

Là aussi mon humanité, pourtant censée être fondée sur des signes biologiques évidents, peut m'être retirée, notamment si je ne satisfais pas aux critères de comportement requis. Elle n'est pas très « naturelle » non plus, et n'est pas acquise d'emblée...

J'appelle cette dernière classe d'insultes « spécistes », d'une part parce qu'elles s'attaquent à notre identité d'espèce, et d'autre part (mais cela est bien sûr directement lié), parce qu'elles font référence de façon péjorative à d'autres ani-

maux qui sont, eux, dévalués parce que n'appartenant pas à la bonne espèce, celle de référence, l'humaine. L'adjectif « spéciste » est évidemment construit sur le modèle de « raciste » et « sexiste », et l'analogie faite ici est bien pertinente : bien que les humains sachent que les animaux ne parlent pas, les « sale bête ! » ponctuent volontiers les coups de pied d'un « maître » à son chien.

**« “Spéciste” est
construit sur le
modèle de “raciste”
et “sexiste” »**

Insultes et appartenances

Voilà clos ce rapide tour d'horizon². Les insultes qui jouent sur les identités sociales sans pour autant reprendre les schémas que l'on vient de voir sont peu nombreuses et visent généralement plus à se moquer (plus ou moins) gentiment qu'à réellement blesser. À peine peut-on encore parler d'insultes : ainsi, les seules qui traitent un humain mâle de mâle (par une

2. Vu le mépris dans lequel sont tenus les enfants et la domination qu'ils subissent, il est étonnant qu'il n'y ait pas d'insultes explicitement liées à l'infantilité ou la puérilité qui sont censées être leur nature d'enfant. Tout juste trouve-t-on les adjectifs « morveux » ou « merdeux », ou « pisseuse » pour les filles. S'il est clair que les enfants sont appropriés, dominés et niés féroce­ment, sans doute respecte-t-on à *travers eux* le futur adulte, l'humain en devenir : notre futur pair.

référence au signe de mâlitude qu'est le pénis) sont bon-enfant et souvent affectueuses : couillon, cornichon, andouille. Ce sont en fait des variations humoristiques sur le thème de l'injure, qui ne sauraient se prendre véritablement au sérieux.

Ces différents types d'injures ont en commun d'attaquer l'individu, identifié à une catégorie sociale, dans cette appartenance même ; soit en la niant si son groupe est dominant, soit en insistant dessus dans le cas contraire. Elles l'attaquent donc non en tant qu'individu singulier, mais en niant sa singularité pour ne plus se référer qu'à son appartenance, fictive ou non, reconnue par lui ou non. C'est à travers la catégorie toute entière qui lui est attribuée que l'individu est censé être dévalorisé, et l'insulte ne l'atteint que si (ou parce que) lui-même adhère à cette catégorisation, c'est-à-dire accepte le jeu. Et il faut convenir que... ça marche ! (en notant par ailleurs que la haine, le mépris, la volonté de détruire dont l'insulte est vecteur sont aussi en soi déstabilisants, terroristes.)

Les insultes ont pour effet de verrouiller l'appartenance d'un individu, lorsqu'il s'agit d'un groupe dominé. Cette catégorie (noir, femme, bête...), identifiée à l'aide de « signes » anatomiques, est perçue comme « naturelle » ; l'individu ne peut donc en changer, et les insultes le remettront toujours à sa place. À l'inverse, les critères d'appartenance à un groupe dominant sont ressentis comme moins purement naturels, biologiques ; doivent s'y ajouter des critères de comportement obligatoires sous peine de déchoir et d'être remisé dans une catégorie dominée. Les dominants se perçoivent donc comme une catégorie naturelle *et* sociale, ou plutôt, comme une catégorie *naturellement* sociale, les catégories dominées étant, elles, vues comme purement naturelles³.

Paradoxalement cependant, l'appartenance à la catégorie dominante est conçue comme la *norme* ; puisque le mot « homme » désigne aussi tous les humains, un homme

3. Cf. à ce propos « De l'appropriation... à l'idée de Nature », dans les *Cahiers antispécistes* n°11 (déc. 1994), qui reprend les thèses exposées par C. Guillaumin dans *Sexe, Race. Pratiques du pouvoir et idée de Nature* (éd. Tierces, 1992) en les élargissant à tous les êtres appropriés, donc aux animaux non humains aussi.

est un homme tout court, et une femme est un homme plus, ou plutôt moins, sa féminité.

L'appartenance à une catégorie dominée est perçue comme faisant relief négativement sur la « bonne » communauté, la normale, celle de référence. Le fait d'être « un Blanc » par exemple est généralement un implicite, non formulé : il correspond directement à l'appartenance à la société, à la civilisation (la vraie !), à l'humanité typique...

Quand l'individu fait partie du groupe dominant, les insultes peuvent remettre en cause cette appartenance. Cela se fait peu pour la race (on traitera rarement un Français bon teint de bougnoul ; les nazis avaient cependant l'expression « enjuivé ») ; s'adressant à un membre de la catégorie la plus « normale » (un humain mâle bon teint), les insultes de loin les plus nombreuses sont celles qui contestent, à travers le comportement, l'identité sexuelle et celle d'espèce. La représentation que nous avons de nous-mêmes semble ainsi construite d'abord sur ces deux identités sociales fondamentales, dans une certaine mesure liées : l'identité sexuée et l'identité humaine, modes de représentation de nous-mêmes socialement imposés, correspondant à des *statuts* sociaux.

Cela se retrouve également dans nos vêtements et nos aménagements corporels (coupe de cheveux, etc.), uniformes bel et bien obligatoires en pratiquement toutes circonstances. Être vêtu est en soi symbole de notre humanité (obligatoire au moins en public), tout comme l'est la civilisation de notre corps (qu'on arrache à la « pure naturalité » en passant chez le coiffeur, par exemple). Les vêtements doivent en outre obéir à des critères plus ou moins stricts, ceux d'une époque et d'une civilisation, marquant ainsi l'appartenance à une culture donnée, et de façon indirecte encore à l'humanité. Enfin, *last but not least*, ils doivent être féminins ou masculins, et cela aussi est pour une grande part obligatoire⁴.

4. Si aujourd'hui, après une longue lutte, les femmes peuvent revêtir des habits d'hommes comme des pantalons sans faire scandale, très rares sont les hommes qui voudront (et oseront !) revêtir un uniforme féminin comme la jupe, si ce n'est « pour rire ». Ils risquent de se faire agresser dans la rue. Les hommes refusent que l'un d'entre eux déroge au standing masculin et fragilise ainsi, brouille et finalement attaque par son comportement la virilité commune. Aujourd'hui comme hier, les hommes se doivent (mutuellement) de ne pas être (sembler) des femmes.

Nos identités et nos statuts sociaux

J'entends par identité sociale une image de nous-mêmes qui nous est donnée par notre environnement social à la fois comme *nature* et comme *modèle*, à laquelle nous sommes tenus de nous conformer dès la naissance, et à partir de laquelle nous nous construisons : elle façonne notre attitude générale face au monde, face à nous-mêmes comme face aux autres, et nous pourvoit en valeur. Bien qu'elle ne nous détermine pas entièrement et que nous puissions prendre quelques libertés avec elle, il s'agit d'une image sur laquelle nous comptons trop en toutes choses et à laquelle nous sommes trop souvent ramenés par les autres pour pouvoir nous en débarrasser ou simplement en faire abstraction.

L'identité sera l'aspect subjectif du rôle social, et le rôle social l'expression dans les actes (objective) de l'identité. Tout individu a une identité d'espèce, de sexe et de race (et beaucoup d'autres encore, moins fondamentales, moins perçues comme « naturelles »), correspondant chacune à divers rôles sociaux, eux-mêmes liés à divers statuts sociaux. Dire à quelqu'un qu'il est peu

humain (« complètement taré ! ») ou qu'il est un animal, qu'il est une femme, qu'il n'est pas de bonne race, peut *le blesser sérieusement*, et est couramment pratiqué dans ce but. Le fait même que celui qui se fait ainsi verbalement traiter le ressent mal est le signe de son mépris pour les non-humains, pour les individus qui ont un sexe femelle, pour ceux qui sont d'ailleurs. C'est aussi par contre le signe de son grand respect pour son appartenance à l'humanité, à son propre sexe, à sa propre communauté : quelle mine il fait, si on cherche à remettre en cause cette appartenance ! Et ce genre de pratique qui semble si dénué de sens, si absurde, qui consiste à traiter quelqu'un soit de « ce qu'il est », ou au contraire de « ce qu'il n'est pas », est en fait pris au sérieux par tous, ou peu s'en faut ! Qui, homme ou femme, blanc ou non, homo ou hétérosexuel..., aurait le réflexe d'éclater de rire, et de bon cœur, à s'entendre traiter d'enculé, de pétasse, de sale nègre, de porc ?

Non, par delà le simple fait d'être haï ou méprisé, il s'agit bien en soi d'un mauvais traitement, face auquel l'âme fière pâlera et l'âme moins bien trempée s'em-

pourprera. Une partie de la misère des humains ne se niche-t-elle pas là, dans cette difficulté à prendre une distance par rapport à ces images de soi-même ? Des images qui ne sont d'ailleurs même pas directement de soi, mais seulement du groupe auquel on est socialement identifié ! Quelle rigolade !

En fait, non, ce n'est certainement pas drôle, et ce n'est pas une simple histoire de mots. Rares sont ceux qui peuvent ne pas se sentir concernés ; car derrière les mots se cachent des différences de statut

« Derrière les mots se cachent des différences de statut fondamentales... »

fondamentales, et selon celui qui nous est assigné nous pouvons être propriétaire ou esclave, bon vivant ou bien mort.

Homme ou femme, je lirai le journal et rapporterai une paye plus élevée de moitié, ou ferai la vaisselle et torcherai la marmaille. Mâle homo ou hétérosexuel, on me crachera au visage ou je serai l'enseigne de la respectabilité. Humain ou animal (non humain), je jouirai de droits élaborés et ma vie sera sacrée, ou l'on pourra me faire ce que l'on voudra pour n'importe quel motif (comme me plonger vivant dans l'eau bouillante, si je suis classé truite ou homard !). Les mots désignent des réalités, des statuts qui ont une telle incidence sur notre

vie et sa qualité, qu'il ne peut être indifférent à quiconque que l'on cherche à rabaisser la catégorie à laquelle il appartient.

Car toujours, dans un conflit, les injures sont potentiellement un premier pas. En assignant verbalement à un adversaire une position de dominé dans le système hiérarchique (en lui rappelant sa position sociale réelle lorsqu'il s'agit déjà d'un dominé, ou en le ravalant à une catégorie inférieure dans le cas contraire), on le met en demeure de se soumettre ou de se préparer à être traité physiquement comme un dominé, récalcitrant de surcroît : c'est-à-dire, fort mal.

Les insultes, en nous renvoyant brutalement à nos identifications de groupe, renforcent celles-ci (et la hiérarchie entre elles), et ceci tant pour l'insulteur que pour l'insulté. Attaquer par exemple un humain dans son humanité, cela revient en fin de compte à renforcer l'obligation à laquelle je suis moi-même aussi soumis de me conformer à « mon » humanité, qui plus est au détriment des idiots, des handicapés ou des non-humains. Non merci.

Car les identités sociales font référence à des groupes (que j'appelle groupes d'appartenance) auxquels je suis censé appartenir et qui ont de ce fait des droits sur moi, sur mes agissements, etc. C'est pourquoi les insultes ne sont pas un problème en soi, ne sont pas le problème : elles n'en sont qu'une expression. J'aurais pu tout aussi bien parler du ridicule et de la peur qu'on en a si souvent. Les insultes ou la peur du ridicule sont un bon révélateur de notre enfermement à tous dans différentes catégories sociales, qui déterminent notre vie à tous niveaux, et dont il est très difficile de sortir.

Être blanc, homme, et humain, c'est être inscrit comme dominant sur une échelle hiérarchique qui comprend, donc, aussi des dominés. C'est bénéficier de privilèges, matériels et identitaires, dont de dominer d'autres, sans soi-même risquer de l'être. Mais c'est aussi toujours avoir sous les yeux l'exemple des dominés, de la façon dont ils sont traités, en sachant que si l'on cesse d'avoir les comportements requis par son groupe d'appartenance, on en sera exclu, et alors éventuellement passible des mêmes mauvais traitements.

« En ramenant un adversaire à une position de dominé, on lui intime de se soumettre ou de se préparer à être traité physiquement comme un dominé »

Aspects communs des formes de domination

Toujours, les dominations présentent deux aspects, que l'on peut théoriquement isoler l'un de l'autre, mais qui dans la pratique sont souvent indissociables : un que j'appelle matériel (on pourrait aussi dire objectif), et un que j'appelle identitaire (on pourrait dire subjectif). Le premier consiste en une exploitation, une mise à son service du dominé par le dominant, qui vise à en retirer des avantages matériels, par l'*utilisation* de son corps, de sa force de travail, de son affection, etc. Le second aspect consiste pour le dominant à s'octroyer une *valeur* positive, supérieure, au moyen d'une dévalorisation du dominé : on ne peut se poser comme supérieur que relativement à autre chose, qu'il faut donc inférioriser, mépriser. Cette valorisation est en soi jouissive, source de plaisir.

Ces deux finalités de la domination sont généralement indissociables : pour plier quelqu'un à sa volonté, l'exploiter, et ceci sans problèmes de conscience graves, il faut l'avoir dévalorisé, avoir cessé de le considérer comme son égal. Mais

inversement le fait d'utiliser quelqu'un, de le faire obéir à sa volonté, de l'obliger à devenir un instrument de nos propres besoins (quels qu'ils soient), indépendamment des siens, est une façon très efficace de le dévaloriser, de l'inférioriser, de l'humilier : donc de poser sa propre supériorité. Dans certains cas l'usage de la violence n'aura pas pour but l'exploitation matérielle, mais uniquement la dévalorisation : c'est ainsi que j'explique la consommation de la viande (où c'est l'exploitation matérielle qui a alors pour but la valorisation), et le sadisme des relations de pouvoir en général. De toute façon, que le but soit matériel ou identitaire, la domination s'exercera par la violence, effective ou simple menace explicite voire implicite ; et elle s'appuiera sur une idéologie justificatrice, forme sociale du mépris.

« Toujours, les dominations présentent un aspect matériel et un aspect identitaire »

La domination, c'est la valorisation

Dans toutes les sociétés, la supériorité (dominance) sociale s'affirme symboliquement par le monopole, d'une part de l'usage légitime de la

violence, et d'autre part, de la possession de biens. L'usage de la violence, et la possession de biens sont des *annexes* des individus dominants, ils leur sont *constitutifs*. C'est-à-dire que ce ne sont pas simplement des marques extérieures de leur qualité de dominants, mais des attributs inhérents, qui en font partie intégrante.

Les individus ne sont jamais appréhendés seuls, isolés de tout contexte : ils sont au contraire perçus à travers ce qu'ils *ont*, qui exprime ce qu'ils *sont* (ou ce qu'ils sont socialement censés être). C'est que je suis effectivement ce que je possède, ce qui, à des degrés divers, me constitue : mon corps, mes vêtements et autres objets, mais aussi mon caractère, mes projets, mes intérêts, mes sentiments, mon passé, mes relations, etc⁵.

5. Le verbe être procède de la magie verbale : en fait, je ne suis pas, je ne fais qu'avoir ; je ne vois pas comment rendre ce problème à travers le langage, qui est fondamentalement inapte à l'exposer. Disons, donc, que je ne suis pas autre chose que ce que j'ai, que ce qui m'est propre, qui est ma propriété, et que mon être n'est pas autre chose que mon avoir (les deux ne peuvent donc être opposés). Le mot *essence* vient du latin *esse* (infinitif du verbe être) : or je n'ai pas d'essence, pas de nature, rien

La possession de biens, c'est-à-dire, de choses qui sont perçues comme m'étant originellement extérieures, non propres, me permet, par leur annexion, leur appropriation, leur incorporation à mon individualité, de me poser relativement aux autres comme plus ou moins gros, plus ou moins puissant, plus ou moins riche en valeur(s) : ma valeur dépend de ce que je possède (au sens large) et peut faire valoir.

Ce sont bien sûr les biens les plus prestigieux qui confèrent le plus de valeur à leur propriétaire. Dans de nombreuses sociétés, lorsque les conditions s'y prêtent, les biens les plus prestigieux sont d'autres êtres vivants qui sont appropriés, annexés à leur propriétaire : animaux, enfants, femmes, esclaves.

Propriétés d'un autre, ces individus n'ont pas eux-mêmes dans les cas les plus extrêmes de propriété du tout, y compris celle de leur corps ou de leurs traits de caractère, et n'existent pas socialement en tant qu'individus, que propriétaires.

ne peut prétendre à être en moi l'essentiel, mon *vrai* moi. Cf. Philippe Moulhérac, « Peut-on rester en chiens de faïence ? », *Cahiers* n°12, avril 1995.

Instrumentalisés, les dominés reçoivent des attributs d'instruments. Un tournevis est *fait pour* visser, fait par le fabricant. Une femme de même est *faite pour* faire des enfants, etc. : mais par qui ? Sa fonction procréatrice n'est pas façonnée par un humain ; c'est donc un troisième partenaire qu'on introduira, un partenaire complice, qui fait les femmes pour les hommes comme il pourrait aussi faire pour eux, mais ne fait pas, des tournevis : ce partenaire, c'est la Nature. Ainsi les dominés en général sont-ils naturalisés, faits par nature pour faire ou subir ce qu'ils sont obligés de faire ou subir⁶.

L'autre versant de l'idéologie, qui en est l'exact contrepoint, concerne alors les dominants : ceux-ci se retrouvent valorisés, investis d'une valeur égale à celle dont sont dépossédés les dominés, individualisés à la mesure même de la dés-individualisation que subissent les appropriés, et enfin se posent, eux, comme étant leur propre fin : ils existent pour eux-mêmes, par eux-mêmes, etc.

6. Cf. encore Colette Guillaumin, *op. cit.*, et Yves Bonnardel, « De l'appropriation... à l'idée de Nature », *Cahiers antispécistes* n°11, déc. 1994.

La valorisation à travers les appartenances

Je n'ai jusqu'à présent parlé de la domination que sous un angle individuel (la domination d'un individu par un autre, visant à une exploitation matérielle et à une annexion identitaire). Mais, même si ce point de vue individuel n'est pas incompatible avec l'angle social, il reste insuffisant si l'on ne recourt pas à une analyse des rapports de l'individu à sa société, à son groupe d'appartenance.

Les rapports d'appartenance des individus sont contraints socialement, c'est-à-dire que, même si nous y trouvons plus ou moins notre compte, il existe une très forte pression sociale à nous conformer aux comportements correspondant au groupe auquel nous sommes censés appartenir. Mais nous trouvons aussi des avantages à cette socialisation : les diverses appartenances qui nous sont imputées nous donnent une sorte de contenu (on est homme, femme, humain... : c'est notre identité), assorti d'une valeur qui sera plus ou moins grande selon les appartenances en question, mais aussi selon la façon dont nous

gérons le rôle (avec plus ou moins de brio et de conviction...).

Or, schématiquement, les groupes d'appartenance s'opposent deux à deux, selon un modèle dominant/dominé : blanc/non-blanc, homme/femme, humains/animaux ; ce modèle dominant/dominé correspond également grosso-modo aux dichotomies valorisé/dévalorisé, social/naturel, libre/déterminé...

C'est que la domination d'un groupe, d'une catégorie sociale, d'une classe, sur un-e autre, lui permet de procurer une identité, fonctionnelle socialement bien sûr, mais également valorisante, à ses membres : et elle lui permet de fonder sa cohésion, car cette identité et sa valeur, qui sont pour les dominants un privilège, leur sont communes et doivent être conquises et défendues contre ceux à l'encontre desquels elles s'établissent. Ce sont donc en grande partie leurs intérêts communs qui fondent la cohésion du groupe des dominants, qui assurent qu'ils se soumettront à leur fonction-statut social, étant entendu que pour ceux d'entre eux qui refuseraient de s'y soumettre, par exemple en remettant en cause la domination de leur groupe, il y a la réprobation-répression-pression sociale, qui peut être ouvertement

contraignante, et aller jusqu'à la mort, l'exclusion ou la rétrogradation au statut de dominé, en passant par la ridiculisation. C'est ainsi que je m'explique que les insultes qui attaquent des dominants dans leur identité d'hommes ou d'humains se baseront volontiers sur leur non-adéquation aux comportements imposés par leur propre groupe.

Pour les dominés, il n'y a pas besoin du tout (ou moins besoin, c'est selon les cas) d'une cohésion de groupe (qui pourrait se révéler dangereuse pour les dominants) : c'est directement la contrainte exercée par les dominants qui jouera le plus grand rôle dans le fait que les dominés restent à leur place inférieure et exploitée⁷ : c'est

7. Le cas de la domination des hommes sur les femmes est assez complexe de ce point de vue, car il fait rentrer en jeu nombre de paramètres dont les conséquences se révèlent parfois contradictoires : le fait est que les femmes ont toujours été l'objet d'une propagande très importante visant à les convaincre elles-mêmes que leur place sociale est naturelle (peut-être parce que ce sont elles qui se voient *intimer* d'assurer en grande partie la perpétuation du système social par l'éducation des petits enfants) ; le fait est que la violence est par ailleurs tout de même très généralement utilisée à leur égard ;

ce qui c'est passé pour les esclaves ou les indigènes des colonies, pour lesquels c'est la terreur plus que la propagande (dont faisait tout de même partie la christianisation) qui assurait la sujétion. C'est aussi la terreur plus que la propagande qui a assuré tant bien que mal la soumission du prolétariat aux conditions atroces des débuts de la révolution industrielle.

Toujours est-il que c'est la domination sur un autre groupe qui crée subjectivement le groupe dominant en tant que tel (et également le plus souvent matériellement, parce que c'est l'exploitation des dominés qui fonde très concrètement les conditions de vie des dominants). Ses membres se considèrent comme égaux (les aristocrates anglais s'appellent des « Pairs », par exemple), c'est ce qui les distingue des autres ; ils sont égaux : cela signifie qu'ils sont investis, à peu de choses près, de valeurs égales ; qu'ils ont accès aux mêmes privilèges (relativement aux dominés),

le fait est aussi que leur appropriation individuelle par un individu dominant (dans le mariage ou la relation de couple) leur fai(sai)t lier leurs intérêts immédiats à ceux de « leur » homme, et empêche(-ait) dans une large mesure une cohésion de classe de sexe effective.

dont le plus important consiste sans doute justement à se traiter les uns les autres de façon égale. La meilleure façon de se rendre palpable le caractère distinctif de cette égalité consiste logiquement à la mettre en contraste avec l'inégalité de traitement qui est l'essence des rapports de domination, et qui est

réservée aux dominés⁸.

Se livrer, donc, à des pratiques collectives humiliantes, dégradantes, dévalorisantes envers

les dominés sera une bonne façon de resserrer les liens des dominants, de mettre en relief et leur rappeler les privilèges qu'ils partagent aux dépens des autres. Les pratiques en question vont instrumentaliser les dominés, et elles seront d'autant meilleures si elles font appel plus explicitement à la violence.

8. L'appartenance à un groupe dominant aura aussi des répercussions directes sur certaines catégories qui, sans être dominées et exploitées, seront néanmoins dévalorisées et méprisées : ainsi, si l'appartenance valorisée à l'humanité se fonde sur la domination/-exploitation des animaux, elle implique aussi un mépris plus ou moins affiché des handicapés mentaux ou des idiots, qui, sans être pour autant particulièrement exploités, sont tenus pour des sous-humains, marginalisés dans les relations et objets de moqueries...

« La violence envers les dominés soude (“solidarise”) les membres du groupe dominant »

L'analyse des insultes, de la logique qui leur est sous-jacente, nous montre que lorsqu'un homme insulte une femme *en tant que femme*, il se pose en contrepoint comme homme, comme appartenant à la catégorie des hommes, qui est alors clairement exprimée comme valorisée-valorisante. Lorsqu'un homme en insulte un autre en lui refusant sa qualité d'homme (en refusant de reconnaître son appartenance à cette catégorie), il se pose lui-même encore comme homme en valorisant cette appartenance. Quand un humain en traite un autre de non-humain (animal, sous-humain, etc.), il se renforce lui-même dans cette appartenance, etc.

Or, il se passe la même chose lorsqu'on quitte le niveau verbal pour gagner celui des actes : lorsqu'on maltraite quelqu'un, on le dévalorise aussi en se valorisant soi ; s'il s'agit d'un dominé, c'est alors une façon de bien inscrire son appartenance à lui à un groupe dominé, de la lui rappeler tout en se « prouvant » ainsi son appartenance à soi à un groupe dominant. Et si c'est un égal que nous maltraitons, nous lui faisons ainsi quitter la sphère des égaux, et nous assurons par contre que nous, nous en faisons bien encore partie.

À ce niveau, on peut mettre sur un plan d'équivalence des pratiques aussi diverses que le fait pour des garçons de siffler des filles, que les viols collectifs ou individuels, les ratonnades (d'homos ou d'immigrés...), les spectacles où des animaux vont être tués à coups de pierre ou autres (corridas...), ou encore le fait de manger de la viande⁹... Les premières confortent les hommes dans leur appartenance à la classe des hommes, et confortent la valeur qui est associée à cette appartenance, les secondes confortent les humains en général (et plus encore, parmi eux, les hommes) dans leur appartenance à l'Humanité, en confortant simultanément la valeur qui lui est associée.

9. De fait, si la consommation de viande joue bien ce rôle identitaire de mise en relief de l'humanité, elle n'est plus aujourd'hui assimilable aux viols collectifs ou aux ratonnades : contrairement aux chasseurs par exemple, ce ne sont plus "les consommateurs" qui exercent directement la violence. Celle-ci est aujourd'hui généralement déconnectée (dans l'esprit des consommateurs) de la consommation. On trouve sans doute là l'une des raisons du déclin (très relatif) de la valeur symbolique de la viande.

Cf. Bonnardel, « La consommation de viande en France : contradictions actuelles. Les Français mangent moins de viande rouge », *Cahiers antispécistes* n°13, déc. 1995.

Mon propos est que la lutte contre les dominations passe donc aussi par la lutte contre les appartenances et les identités, puisque les dominations jouent un rôle de valorisation des identités et des appartenances des dominants, et que c'est là une de leurs raisons d'être.

Une loi récente par exemple punit sévèrement toute atteinte à la « dignité humaine » : je pense qu'un tel « attentat » à la « dignité humaine »

(non pas à la dignité d'un individu, bien sûr, mais à la « dignité » de l'Humanité) est nécessaire, qu'il est un des axes que doit prendre la lutte pour l'égalité de tous (de tous les êtres sentients) ; car, une « dignité humaine » n'a de sens qu'en tant qu'elle est exclusive, qu'elle est dignité des seuls humains. Je ne vois pas sur quoi se base une telle valorisation de notre humanité... ou plutôt, malheureusement, je ne le vois que trop bien.

janvier 2014

Brochure éditée par "un réseau contre le spécisme"
20 rue Cavenne, 69007 Lyon
Contact : reseau-antispeciste@poivron.org
ou tél. 04 75 21 44 91